

Sam Penn
Bad Behavior
28.09 - 16.10.2024

Balice Hertling a le plaisir d'annoncer « Bad Behavior », la première exposition personnelle de Sam Penn. L'exposition, intitulée d'après le recueil de nouvelles Mary Gaitskill publié en 1988, se compose de neuf photographies en couleurs prises à New York au cours de l'année écoulée et présente des portraits, des paysages et de gros plans de corps. S'inspirant d'un dispositif utilisé par Gaitskill pour reconstruire la mémoire sous forme de flashes d'images connectées, Penn organise les photographies en une séquence psychologique décrivant le déclin d'une relation et la naissance d'une autre. Parallèlement à l'exposition, la New York Life Gallery publie le deuxième zine de Penn, qui développe cette séquence en y ajoutant onze autres photographies.

« Cet été, j'ai acheté un tableau dans une friperie du Maine. J'en achète un chaque année : des baigneurs au bord d'une rivière, un phare, un voilier glissant sous une étendue statique de ciel étoilé... Le nouveau tableau est le portrait d'une femme brune vêtue d'une robe noire, un bracelet autour de son poignet brillant et doré tandis que ses yeux regardent pour toujours vers le renouvellement obsolète de l'avenir. Dès notre première rencontre, j'ai su que je la reconnaissais, que l'image contenait quelque chose de familier, de calme et d'éternel. Je n'ai réalisé que plus tard, lorsque les gens ont commencé à en faire la remarque, à quel point le sujet et moi-même nous ressemblions. Je suppose que j'ai inconsciemment choisi cette peinture parce qu'elle nous réunit, cette étrangère et moi, dans une sorte de circuit involontaire, nous faisant écho l'un à l'autre dans une avalanche de régression infinie. Quand je la regarde maintenant, je me sens à la fois là-bas et ici, comme si j'étais dans le tableau et en dehors, le temps entre nous s'étant effondré en une série de boucles qui se répètent sans cesse. J'ai l'impression que l'artiste l'aimait certainement, et c'est agréable d'être enfin libéré de la tyrannie de la chronologie.

Il y a une scène du film Vertigo d'Hitchcock à laquelle je pense souvent. C'est celle où Madeleine et James visitent les bois de Muir et regardent les anneaux d'un séquoia abattu. « Ici je suis née et là je suis morte », dit-elle. « Ce n'était qu'un moment pour vous, vous n'y avez pas prêté attention. La caméra fixe son doigt et retrace mille ans d'histoire, un millénaire de naissances, de morts, de guerres et d'amants qui se dématérialisent soudain dans l'abstraction au contact de son gant. Quelques instants plus tard, lorsqu'elle disparaît dans les arbres, Hitchcock la capture comme quelque chose de fugitif, un éclair de lumière dans un manteau blanc, ses cheveux chatoyants et transparents. Elle est moins une personne qu'un négatif photographique, elle devient une traînée de vapeur qui enregistre l'absence et la nostalgie, un écran éclairé à la fois vide et rempli à ras bord de preuves de nos propres fantasmes. J'aime ce moment du film parce qu'il me rappelle à quel point les images peuvent être puissantes, comment elles peuvent capturer à la fois ce que nous voulons et ce que nous avons perdu bien avant que nous puissions en prendre conscience nous-mêmes.

Je pense que je fais une fixation sur les sosies parce que j'ai été mannequin de mode quand j'étais plus jeune. J'ai écrit à ce sujet à plusieurs reprises, et je pense que j'y reviens toujours parce que je n'ai toujours pas trouvé le moyen d'exprimer avec précision ce que cette expérience signifiait, que ce soit à l'époque ou aujourd'hui. Il y a quelques photos de moi que j'aime regarder de temps en temps, mais la plupart du temps, elles semblent toutes suggérer une certaine de versions différentes d'une personne que je ne connais pas vraiment. Une personne que je ne connais pas vraiment, une figure mutable à l'identité kaléidoscopique trop fragile et perméable pour contenir de l'air. En les regardant, j'ai appris que l'on peut dire d'une photo que quelqu'un vous est indifférent, que le photographe ne se soucie pas de savoir qui vous êtes ou où vous avez été. Ces images indifférentes sont oubliables, principalement parce qu'il est trop difficile d'y ressentir quoi que ce soit ; je les considère comme des images creuses qui font écho à quelque chose d'insignifiant et d'impermanent, même pour la personne qui les a faites.

Ce que j'aime dans les photographies de Sam, c'est qu'elle sait que nous pouvons toujours nous identifier à des choses permanentes. Je pense qu'elle sait que nous aimons voir qui nous sont reflétés, principalement parce que cela signifie que nous sommes toujours là. Dans les photos de Sam, le désir est aussi permanent que la lune, l'amour, le chagrin et la nostalgie, les corps qu'elle documente sont devenus des paysages, des monuments inamovibles de l'intimité qui s'est installée, qui s'installe et qui s'installera à nouveau. Je pense à ma peinture et aux cernes de cet arbre, au fait qu'il est agréable pour nous tous de nous retrouver dans le passé de quelqu'un d'autre. Je pense à la photo d'une fille qui fume dans une voiture, belle, insouciant et éternelle comme toutes les inconnues qui ont fumé dans des voitures avant elle, et je pense à la façon dont Sam a su déterminer la milliseconde exacte pour la cartographier en fermant le diaphragme. Peut-être aimons-nous les sujets de Sam parce que Sam lui-même les aime, parce que nous savons ce que l'on ressent, parce qu'il y a toujours quelque chose de touchant dans le fait d'être à deux endroits à la fois.

Alissa Bennett

Sam Penn est une artiste basée à New York. Parmi ses expositions collectives récentes, on compte ODC Chinatown, New York (2023, 2024) et New York Life Gallery, New York (2024). Son premier zine, Some Girls, a été publié par New York Life Gallery en 2023. Son travail éditorial a été publié dans Interview Magazine et Document Journal. Parmi ses clients commerciaux figurent Balenciaga et Vaquera.